

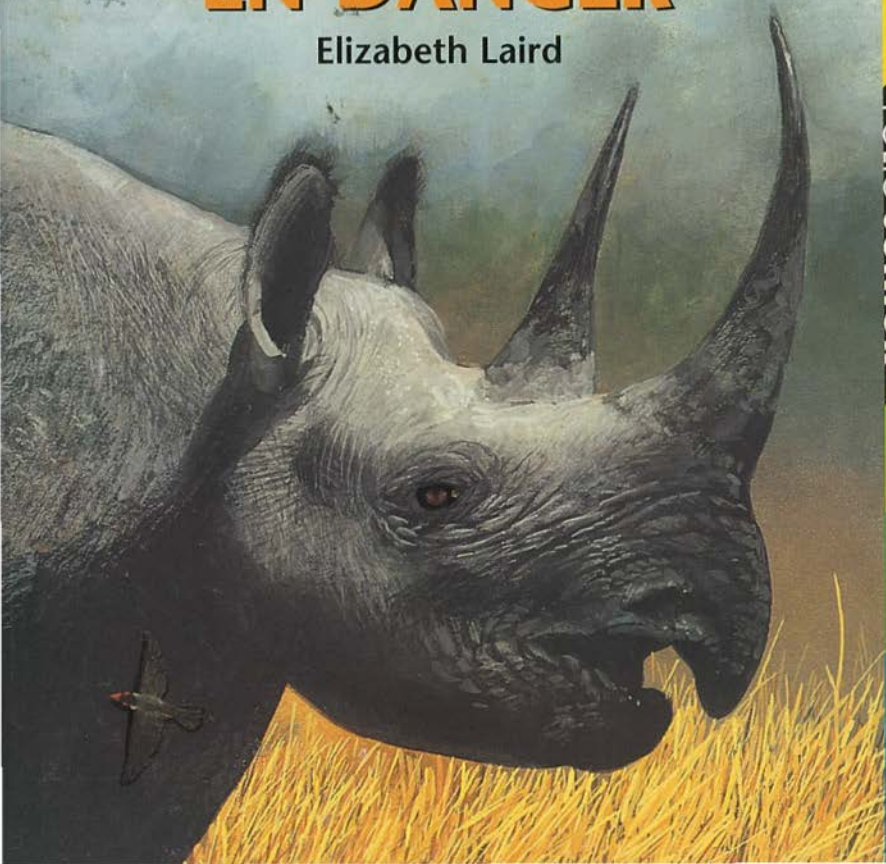
FOLIO JUNIOR

SAFARI

Nature

RHINOCÉROS EN DANGER

Elizabeth Laird



FOLIO JUNIOR

Déjà parus dans la série

SAFARI NATURE

1. SUR LA PISTE DU LÉOPARD
2. LE ROCHER AUX SINGES
3. LA CHARGE DES ÉLÉPHANTS
4. RHINOCÉROS EN DANGER
5. AU SECOURS DES LOUPS D'ABYSSINIE
6. OPÉRATION ZÈBRE

Elizabeth Laird

**RHINOCÉROS
EN DANGER**

traduit de l'anglais
par Vanessa Rubio

SAFARI NATURE

FOLIO JUNIOR/GALLIMARD JEUNESSE

Pour Densu Moseti et Saumu Bibo

Grâce à leur père, Tim Oloo, expert en rhinocéros, j'ai pu observer le rare rhinocéros noir du parc national de Nakuru. Cet homme a été de nombreuses fois poursuivi par ces animaux, mais il est toujours là pour raconter leur histoire.

Titre original : WILD THINGS / *Rhino Fire*
Edition originale publiée par Macmillan Children's Books, 1999
© Elizabeth Laird, 1999
Tous droits réservés
© Gallimard Jeunesse, 2000, pour la traduction française

La brume de rosée matinale s'était déjà évaporée, mais la fraîcheur

de l'aube modérait encore la température. Une brise légère agitait les feuilles clairsemées des acacias et faisait bruire les buissons.

Dans les collines majestueuses résonnaient aussi d'autres échos, le pépiement d'une volée d'étourneaux, parfois le cri d'un babouin et, au loin, le grondement des camions qui défilaient sans cesse sur la grande route.

Le rhinocéros avait bien mangé durant la nuit et, avant l'aurore, il avait entrepris de faire le tour de son territoire. Il recommençait le même parcours chaque jour. Inspectant ses buissons favoris, il prenait le bout des jeunes pousses dans sa gueule avec sa lèvre supérieure mobile, et les arrachait d'un coup de dent. Il marquait soigneusement son territoire, déposant son odeur pour les autres rhinocéros et, avec beaucoup d'attention également, il essayait de flairer le passage d'un autre membre de son espèce.

Il ne repéra rien de particulier. Rien n'avait changé depuis plusieurs saisons maintenant. Il était seul.

Il gagna l'épais bouquet de buissons où il passait toujours la plus chaude partie de la journée et s'installa dans sa position habituelle, debout, bien à l'ombre, une patte antérieure un peu en avant et sa tête, munie de deux grandes cornes, baissée, au repos. Même le merle métallique – l'oiseau au bec rouge qui vivait sur son dos et se nourrissait de ses parasites –, en principe toujours actif, se reposait.

Sur la route, tout en bas dans la vallée, un camion pétarada deux fois, et les ratés du moteur résonnèrent comme

une salve de tirs. Le rhinocéros agita la tête de haut en bas, rageusement, comme s'il chargeait un ennemi fantôme. Il avait déjà entendu ce genre de bruit, il y a longtemps, et même une fois de très, très près. Il était encore jeune à l'époque, récemment sevré et séparé de sa mère. Et, un jour, il avait retrouvé son corps couvert de sang, reposant inerte sur le sol. A côté d'elle un bébé, sa sœur, couinait misérablement. Il avait tourné autour d'elles un moment, en donnant de petits coups de museau au cadavre de sa mère. Avec ses yeux myopes, il avait découvert d'étranges moignons sur sa tête, là où ses cornes avait été sauvagement sciées.

Puis il s'était éloigné, impuissant. Sa sœur avait essayé de le suivre mais il n'avait pas de lait pour la nourrir. Elle l'avait imité, grignotant les plantes qu'il mangeait mais, deux jours plus tard, elle s'était à son tour affalée par terre, sans vie

Le camion avec son pot d'échappement bruyant avait presque atteint le sommet de la colline maintenant et, en changeant de vitesse, il eut de nouveaux ratés. Effrayé, le rhinocéros frémit nerveusement et recula plus profond à l'abri des buissons. Il resterait là, comme toujours, jusqu'à ce que le soleil décroisse, puis il reprendrait son circuit solitaire, unique survivant de son espèce préhistorique dans cette vaste étendue

Chapitre 1

TRAQUE EN HÉLICO

Joseph gardait le nez collé anxieusement à la vitre. C'était la première fois qu'il montait en hélicoptère. L'engin volait bien au-dessus du sommet des acacias, et le sol était loin, loin dessous. Il distinguait l'ombre de l'appareil qui se déplaçait à toute vitesse sur le paysage, comme un sombre fantôme. Ça donnait la chair de poule.

Il était justement en train de calculer ses chances de survie en cas d'accident, quand Afra, la fille qui était assise à ses côtés, lui prit le bras. Il se tourna vers elle.

– Regarde ! Des éléphants ! hurla-t-elle par-dessus le grondement assourdissant du moteur.

Il se pencha pour jeter un regard par le hublot. En bas, un troupeau d'éléphants traversait la plaine à vive allure, en soulevant des nuages de poussière. Leur immense dos gris était diminué par l'altitude, mais Joseph était stupéfait qu'ils puissent courir si vite. Leurs énormes pattes grises foulaient gracieuse-

Joseph leur adressa un sourire engourdi et essaya tant bien que mal de se relever. Mais il sentit sur son épaule la main du Dr Ibrahim qui le forçait à se rasseoir.

– Non, non, reposez-vous, dit-il.

Un bref sourire éclaira son visage sombre et tendu.

– Après tout, vous êtes les héros du jour, les enfants. Ils n'ont qu'à manger un morceau et à filer au lit, Titus.

– Manger puis au lit, répéta Joseph dans un demi-sommeil.

A ce moment précis c'étaient pour lui les deux plus beaux mots au monde.

Chapitre 14

SUR LA TRACE DES RHINOCÉROS

Joseph dormit toute la nuit à poings fermés. Alors qu'il faisait encore presque nuit, Titus le réveilla en lui secouant doucement les pieds. Joseph se redressa d'un coup, les yeux écarquillés.

– Non ! cria-t-il d'une voix pâteuse. Ne tirez pas !

L'espace d'un terrible instant, il avait cru que cette grosse masse sombre au pied de son lit était Chege.

Titus était déjà à la porte de la chambre.

– Le soleil va bientôt se lever, dit-il. Si vous voulez venir avec nous, debout ! On va partir à la recherche des rhinos.

Et il sortit pour aller réveiller Afra.

Joseph sauta de son lit et chercha ses chaussures à tâtons. Tout lui revenait clairement maintenant, les braconniers, l'incendie, la disparition de la femelle rhino et de son petit, et Chege qui était quelque part là-bas, lâché en liberté et armé.

Il s'habilla en vitesse et, quelques minutes plus tard, il était dehors. Afra était déjà là, au côté de Titus, en

train de passer la main dans sa masse de cheveux emmêlés. Elle se tourna vers lui et secoua la tête avant même qu'il lui ait posé la question.

– Non, dit-elle, ils n'ont pas encore coincé Chege. Ils n'ont pas la moindre idée d'où il se cache.

Le Dr Ibrahim apparut sur le seuil de la maison à la suite de Joseph, avec sa grosse mallette de vétérinaire.

– Où est passé Omondi ? demanda-t-il sur un ton agacé en scrutant l'obscurité aux alentours.

– Il est déjà dans la Land Rover, répliqua impatiemment Titus. Allez, on y va.

En effet, la masse sombre d'Omondi se détachait en ombre chinoise à côté du chauffeur. Il faisait encore trop sombre pour distinguer nettement l'expression de son visage, mais Joseph entendit sa voix accueillante.

– Bonjour, célèbres chasseurs de braconniers !

Il se poussa pour laisser de la place à Titus qui montait à côté de lui sur la longue banquette avant, tandis que le Dr Ibrahim se hissait tant bien que mal à l'arrière, à côté de Joseph et Afra.

Le chauffeur mit le contact. Le moteur gronda, couvrant le chant des oiseaux qui résonnait déjà dans les arbres.

– Où va-t-on, *bwana* ? demanda le chauffeur à Omondi en swahili.

– Au pied des falaises du Babouin, répondit

Omondi. On va d'abord vérifier si elle a basculé par-dessus en fuyant l'incendie.

– Et si on l'a perdue, il faut qu'on retrouve son petit tout de suite, intervint le Dr Ibrahim. Il y a des lions dans la réserve. Il ne survivrait pas longtemps.

– L'un des rangers m'a rapporté que la troupe de lions qui vit près des falaises du Babouin avait fait une bonne prise hier, un vieux buffle, dit Omondi alors que le chauffeur relâchait le frein à main. Ils ne chasseront sans doute pas avant ce soir.

Il consulta le ciel qui s'éclaircissait petit à petit d'un rapide coup d'œil.

– ... Si la mère est en vie, elle passera la majeure partie de la journée cachée dans la forêt, avec les autres rhinos noirs. Ils ne sont pas comme les rhinos blancs. Ils sont très timides. Mais elle sortira probablement ce matin pour descendre boire au lac. On pourrait commencer nos recherches là-bas. Après, on devrait peut-être monter en haut de la falaise, là où le feu a pris. Si ça se trouve, elle y est encore.

Le Dr Ibrahim acquiesça d'un grognement et la Land Rover démarra.

Il faisait encore sombre, mais Joseph vit, à la lueur jaunâtre des réverbères qui éclairaient la route, que les épaules de Titus étaient contractées et qu'Omondi agrippait nerveusement le tableau de bord.

« Chaque rhinocéros noir au monde est précieux,

se dit-il. C'est déjà une catastrophe d'en perdre ne serait-ce qu'un seul. »

Les arbres s'espaçaient maintenant, et la Land Rover déboucha dans une vaste plaine qui bordait le lac de Nakuru à l'est. Le ciel s'éclaircissait de minute en minute. Puis, aussi brusquement qu'une flamme jaillissant d'une bûche fumante, le grand disque du soleil s'éleva au-dessus de l'horizon, réchauffant les couleurs de la terre, du lac et du ciel qui passèrent du gris terne à de profonds bleus, jaunes et verts.

La Land Rover cahotait sur la piste qui traversait la grande étendue d'herbe entre le lac à gauche et la lisière de la forêt sur la droite. Joseph était assis au milieu de la banquette arrière, flanqué d'Afra d'un côté et du Dr Ibrahim de l'autre. C'était en regardant droit devant, à travers le pare-brise, qu'il pouvait avoir la meilleure vue. Il plissait les yeux pour essayer de repérer tout ce qui pouvait ressembler à un rhinocéros.

– Je crois que... oui ! Là ! Tout droit ! s'écria-t-il soudain, tout excité, en montrant du doigt un point noir au loin, que l'on aurait pu prendre pour un rocher s'il ne s'était pas déplacé lentement vers le bord de l'eau.

– *Simama* ! Stop ! ordonna Titus au chauffeur.

La Land Rover s'arrêta. Titus et Omondi s'armèrent de leurs puissantes jumelles et les dirigèrent sur le point noir.

– C'est un buffle, soupira finalement Omondi, dont la voix trahissait clairement la déception.

Le conducteur relâcha le frein à main.

– Non, attends, intervint Titus. On va en profiter pour explorer les environs, maintenant qu'on s'est arrêtés.

Afra, assise à la gauche de Joseph, baissa la vitre de la Land Rover, laissant entrer une bouffée d'air frais du matin. Le chauffeur avait coupé le moteur et, pendant un instant, ce fut le silence. Chacun scrutait l'horizon à la recherche du moindre signe trahissant la présence d'un rhinocéros.

Joseph tourna les yeux vers le lac. Une immense colonie de flamants roses couleur barbe à papa, des centaines de milliers d'oiseaux, cherchaient à manger dans les eaux peu profondes. Ils avançaient en une ligne ondulante, tête plongée dans l'eau, aspirant l'épaisse soupe d'algues avec leur bec incurvé.

Alors qu'il les observait, quelque chose les surprit, et ils prirent leur envol, battant des ailes au ralenti, leur long cou tendu vers l'avant et leurs pattes rouges toutes droites derrière. Ils flottaient au-dessus de l'eau bleu pâle comme un doux nuage rose.

C'était tellement beau que, l'espace d'un instant, Joseph oublia pourquoi il était là. Il oublia les rhinocéros qu'ils recherchaient désespérément. C'était comme si la Land Rover et ses passagers avaient disparu et qu'il se retrouvait seul, dans un monde tout

neuf, à l'aube des temps, comme le premier homme dans le jardin d'Éden.

C'est alors qu'entre le lac et lui surgit une fière colonne d'impalas, avec leurs cornes noires torsadées qui tranchaient sur leur peau cuivrée. Ils effrayèrent une nuée de petits oiseaux qui s'envolèrent de l'herbe jaune pâle dans un bruit de plumes. Ils se regroupèrent vite dans les airs pour tourner au-dessus du lac, comme s'ils obéissaient à quelque signal secret.

Un autre mouvement attira l'œil de Joseph. Un animal de couleur fauve, tapi au sol, filait d'un air déterminé vers le lac. Il marqua un temps d'arrêt pour scruter les environs, et Joseph découvrit le museau farouche et félin d'une lionne. Le jardin d'Éden recevait autant de dangers que de beautés.

Soudain, Joseph pensa à Chege. Il pouvait rôder n'importe où, caché dans les arbres ou couché dans les hautes herbes, plus rusé et dangereux que le plus puissant des lions.

Afra elle aussi avait vu la lionne. Elle se tordait les mains.

– Il faut continuer ! Il faut la trouver ! murmura-t-elle.

Titus, à l'avant du quatre-quatre, avait balayé tout le paysage alentour avec ses jumelles, mais maintenant il fixait un point précis, au bas de la falaise.

– *Twende*, dit-il au conducteur. Là-bas. allons-y.

La Land Rover redémarrera et fila à vive allure vers les falaises. Joseph sentit un regain de tension parmi les adultes silencieux. Il glissa un œil vers le Dr Ibrahim, mais son air renfrogné le découragea, et Joseph n'osa rien dire.

C'est alors qu'Afra lui agrippa le bras.

– Oh, non ! s'écria-t-elle d'une voix perçante. Regarde ! Des vautours !

Joseph les aperçut. Au pied de la falaise, il repéra une masse mouvante d'oiseaux qui bougeait d'un même mouvement, palpitant comme un seul être à plumes, s'acharnant sur une énorme masse sombre, en sang, qui gisait inerte sur le sol. Les oiseaux se battaient pour l'atteindre, leurs longs cous nus tendus, arrachant des lambeaux de chair crue.

– Je vais vomir, gémit Afra en détournant la tête. Je ne veux pas voir ça. Je ne supporte pas de l'imaginer découpée en morceaux comme ça.

Sa voix se brisa.

La Land Rover s'arrêta, laissant Omondi et Titus descendre d'un bond. Joseph les suivit. Il avait un peu mal au cœur, lui aussi, mais il ne voulait pas le montrer. Il se força à regarder. Ce n'était pas évident de distinguer quoi que ce soit dans cet amas de plumes sanguinolent, cependant Omondi tapa dans ses mains en s'exclamant, ravi :

– Ce n'est pas un rhino ! C'est une antilope morte ! Joseph sentit une vague de soulagement soulever

sa poitrine. Il croisa le regard d'Omondi. L'angoisse faisait perler la sueur sur son front, et Joseph remarqua que ses mains tremblaient.

« Ce doit être terrible pour lui, se dit-il. Il est proche de chaque rhinocéros comme si c'étaient ses amis. C'est lui qui le prendra le plus mal si... si le pire est arrivé. »

Omondi revint vers la Land Rover en courant et grimpa sur le capot. Il resta un moment debout, à scruter le terrain accidenté du bas de la falaise avec ses jumelles. Puis il sauta à terre.

– Rien en vue, rapporta-t-il aux autres. L'incendie était limité à cette zone, là-haut.

Il pointa le doigt vers le haut de la falaise, où la couronne verte de végétation avait été remplacée sur une courte distance par du bois carbonisé et des buissons roussis.

– Si elle est passée par-dessus la falaise, elle a dû tomber de cette petite zone, mais il n'y a rien, là en bas. Elle n'est pas ici.

Afra avait bondi hors du quatre-quatre et elle laissa exploser sa joie.

– Alors il y a de l'espoir ! s'exclama-t-elle. Oh ! pourvu que tout aille bien. Pourvu qu'ils soient sains et saufs.

Titus se tourna vers Omondi.

– Où va-t-on maintenant ?

Omondi désigna le sommet de la falaise.

– Là-haut. C'est là qu'on les a vus pour la dernière fois.

Il s'interrompit et se frappa le front.

– Bien sûr ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Elle doit être là où il y a des cendres. Les rhinocéros adorent les cendres. Ils les lèchent. Si elle est en vie, c'est là qu'elle doit être. Avec d'autres rhinos, peut-être. Ça a dû les attirer hors de la forêt, ils ont dû monter. Il se peut que nous retrouvions tous nos rhinocéros de Nakuru là-haut.

– J'espère que non, grommela le Dr Ibrahim. Hors de leur territoire habituel, ils sont très nerveux, et les rhinos nerveux, moi, ça me rend très, très nerveux !

La côte qui grimpait en haut de la falaise était très cahoteuse et le chauffeur la monta aussi vite qu'il put. Il dut s'arrêter une fois à cause d'une énorme tortue qui s'était résolument affalée au beau milieu de la route, et il dut donner deux grands coups de frein devant des antilopes effarouchées qui traversaient la route sous son nez.

Joseph sentit l'odeur âcre de la végétation brûlée bien avant qu'ils arrivent au sommet. Il tapota le bras d'Omondi pour attirer son attention.

– Je ne comprends pas, dit-il. Pourquoi les rhinocéros lèchent-ils les cendres ?

– Parce qu'elles contiennent du calcium et du phosphore, expliqua Omondi. Les rhinos ont besoin de ces minéraux. Ils ont également besoin de sel. Avant,

quand ils vivaient encore en liberté, ils pouvaient parcourir des centaines de miles, aller jusqu'aux Aberdares où il y avait des puits salants qu'ils aimaient lécher.

Joseph fronça le nez.

– Mais comment peuvent-ils savoir qu'ils ont besoin de tel ou tel élément chimique ?

Omondi se retourna pour lui sourire.

– C'est un besoin physiologique, comme la soif, répondit-il. Et ça leur plaît au goût. Ils n'ont pas de profs pour leur donner des cours de chimie à l'école des rhinos.

– Ils en ont de la chance ! fit Joseph.

Maintenant, ils avaient atteint le sommet de la falaise et ils constatèrent immédiatement les dégâts qu'avait causés l'incendie. Il s'était répandu rapidement, dévorant l'herbe sèche, les feuilles mortes et les brindilles, léchant troncs et feuillages pour les rousir.

– On a eu beaucoup de chance, remarqua Titus. Le vent soufflait vers le bord de la falaise et il n'y a pas mieux que le vide pour bloquer le feu ! Du coup, l'incendie s'est étouffé de lui-même.

– Tant mieux, tant mieux, Titus, fit le Dr Ibrahim. Mais ça n'élucide pas la vraie question. Qui a déclenché ce feu ? Un complice des braconniers ? Si c'est ça, on a affaire à un gang bien plus important que nous le pensions, et nos rhinocéros sont toujours en danger.

– Je crois que je sais, intervint Joseph. Nous avons vu des touristes ici hier, et ils fumaient. Si l'un d'eux a jeté une allumette ou un mégot de cigarette par la fenêtre du bus, ça a pu déclencher l'incendie.

– Hum... des touristes ! Il faut s'attendre à tout avec eux ! gronda le Dr Ibrahim.

– Regardez ! Regardez !

Omondi plissait les yeux pour mieux voir à travers les arbres.

– Là-bas !

Chapitre 15

LE RHINO CHARGE !

Tout le monde tendit le cou pour voir ce qu'Omondi montrait. Joseph pensait que les formes noires qu'il distinguait au loin sous les arbres n'étaient que des ombres, mais en les fixant mieux, il découvrit que c'étaient des rhinocéros. Il essaya de les compter. Il en voyait cinq, trois gros et deux plus petits. Ils se déplaçaient tranquillement, tête baissée, reniflant les cendres qui couvraient le sol d'un manteau gris poussiéreux.

– Il n'y a pas de bébé rhino, remarqua-t-il anxieusement. En tout cas, je ne le vois pas.

Omondi avait rivé ses jumelles sur le groupe de rhinocéros. Il les observait avec attention.

– La mère n'est pas là non plus, dit-il en rabaisant ses jumelles.

– Comment le savez vous ? A quoi le voyez-vous ? s'étonna Joseph. Moi, je n'arrive pas à les distinguer.

Omondi le regarda, surpris.

– Pourtant ils sont tous très différents, expliqua-t-il. Ce sont mes rhinocéros. Je les connais bien.

Afra laissa soudain échapper un petit cri. Elle ouvrit brusquement la porte de la Land Rover et se précipita dehors.

– Afra ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Reviens ! ordonna Titus, furieux.

Mais Afra ne ralentit pas. Titus poussa un grognement agacé. Il sauta hors du quatre-quatre, avec Joseph sur ses talons. Et il allait se lancer à la poursuite d'Afra quand elle plongea soudain au sol. Elle se releva avec un petit animal qui gigotait furieusement dans les bras.

Tout essouffée, elle le porta à Titus en s'efforçant de ne pas lâcher prise.

– C'est un bébé phacochère, haleta-t-elle. Regardez ! Il s'est pris la patte dans une canette !

En découvrant ce qui se passait, le Dr Ibrahim s'extirpa de la Land Rover pour les rejoindre.

– Posez-le sur le dos ! s'écria-t-il. Et tenez-le bien. Joseph, maintiens sa tête. Attention, il a des dents bien aiguisées. Afra, attrape sa patte blessée.

La petite patte du phacochère était enfoncée dans la canette et les bords coupants de l'ouverture lui sciaient le jarret, qui commençait à enfler. Lorsque le Dr Ibrahim essaya de le dégager, l'animal poussa un couinement perçant et se débattit encore plus violemment.

– Oh, s'il vous plaît, dépêchez-vous, supplia Afra. Il a tellement mal. Regardez !

Le vétérinaire lui lança un regard noir.

– Vous voulez que je lui tranche la patte ? Il faut garder son calme. Tenez-le fermement. Là, c'est bien. Titus, apporte-moi ma mallette !

Titus, qui fronçait les sourcils d'un air impatient, fila vers le quatre-quatre et revint une seconde plus tard avec la trousse de secours du Dr Ibrahim. Il la posa par terre et l'ouvrit à côté du vétérinaire qui s'était agenouillé près du bébé phacochère.

Le Dr Ibrahim sortit une pince de sa valisette et, avec dextérité, se mit à découper le métal.

– Du calme, du calme, murmurait-il doucement alors que l'animal blessé essayait de se libérer. Là, on y est presque. Oui... voilà.

Avec précaution, il ôta la canette qui emprisonnait la patte du phacochère.

– Non ! cria-t-il sèchement à Afra et Joseph qui relâchaient leur étreinte. Ne le laissez pas encore partir. Attendez !

Il s'arma d'une seringue et la planta dans la croupe dodue de son petit patient.

– Qu'est-ce que vous lui donnez ? s'enquit Joseph.

– Un antibiotique, expliqua le Dr Ibrahim en s'efforçant tant bien que mal de se remettre debout. Au cas où sa blessure se soit infectée. Allez, c'est bon. Vous pouvez le relâcher.

Joseph et Afra écartèrent leurs mains et le petit phacochère, avec un dernier couinement indigné, se retourna sur le ventre, se releva précipitamment et s'enfuit en courant sur trois pattes, secouant sa longue tête poilue d'un air incrédule.

– Heureusement qu'il n'avait pas encore de défenses, remarqua le vétérinaire. Il vous aurait mis en pièces. Il aurait pu vous faire très mal. N'essayez jamais d'attraper un plus gros phacochère, compris ?

Joseph fronça les sourcils en regardant le petit animal s'éloigner.

– Qui peut être assez stupide pour jeter une canette dans la nature au milieu de tous ces animaux ? demanda-t-il.

– Un troupeau d'idiots complètement abrutis ! répliqua Afra avec une moue méprisante.

Omondi se pencha à la fenêtre de la Land Rover.

– Vous avez fini avec votre patient ? cria-t-il. On peut y aller ?

Le Dr Ibrahim était en train d'épousseter les cendres de son pantalon de brousse.

– Oui, oui. J'arrive !

Il remonta dans le quatre-quatre suivi d'Afra et de Titus. Joseph s'était baissé pour rattacher son lacet qui s'était défait. Quand il se releva il se retrouva nez à nez avec le chauffeur, derrière le pare-brise, et il vit son expression changer. Il était en train de regarder par-dessus l'épaule de Joseph, en direction de la piste

forestière par laquelle ils étaient montés. Soudain, il écarquilla les yeux et ses lèvres se retroussèrent en une grimace terrifiée.

— Vite ! Vite ! cria-t-il en swahili. Remontez !

Joseph se retourna. Derrière lui, à moins de vingt mètres, il découvrit la femelle rhinocéros. Elle trotta à l'aveuglette, guidée par l'odeur des cendres. Mais tout à coup, elle flaira la Land Rover et ses passagers. Un bref coup d'œil suffit à Joseph pour se rendre compte qu'elle était en colère et qu'elle souffrait. Il vit la fureur de cet énorme et puissant animal qui avait été traqué par des hommes armés et qui avait été pris dans un incendie. Il vit le désespoir d'une mère qui avait perdu son petit.

Elle avait la tête baissée et soufflait de gros nuages d'air chaud par les naseaux. Elle martelait le sol d'une de ses pattes avant.

— Joseph ! Remonte ! Vite ! hurla Titus.

Mais le rhinocéros avait déjà commencé à charger. Instinctivement, réagissant lui-même comme un animal, Joseph fit volte-face et se mit à courir. Soudain le monde s'était réduit à un seul but désespéré : essayer de semer l'énorme créature qui se ruait sur lui à une vitesse terrifiante, aussi lourde et déterminée qu'un train en marche. Il n'avait pas le temps de regarder par-dessus son épaule, mais il savait qu'elle gagnait du terrain. Affolé, comme une antilope poursuivie par un lion, il se mit à zigzaguer mais il enten-

dit les grosses pattes manoeuvrer lestement derrière lui, épousant le moindre de ses mouvements.

Vaguement, au loin, le moteur de la Land Rover se mit à gronder, mais Joseph ne voyait plus que le sol devant lui, les arbres et les broussailles par-delà la zone que l'incendie avait brûlée.

Le rhino était presque sur lui. Il entendait mugir le lourd souffle haletant de l'animal. Dans un dernier effort, il plongea sous un buisson, et, sans se soucier des écorchures sur ses bras et ses jambes, il se laissa rouler sous les branches basses aussi loin qu'il put. La cavalcade du rhino, qui le chargeait résonnait à ses oreilles. Il n'avait jamais rien entendu d'aussi terrifiant. Il était convaincu que sa dernière heure était venue. Il ne pouvait plus bouger. Il tendit juste ses mains devant lui, comme si elles pouvaient le protéger.

— Je t'en prie ! supplia-t-il vainement. Je t'en prie, va-t'en !

Il était presque nez à nez avec la femelle rhinocéros. Elle marqua un temps d'arrêt qui lui sembla une éternité, et il respira son souffle chaud, il vit ses naseaux gris humides palpiter.

Et alors, contre toute attente, elle recula, secouant sa lourde tête armée de cornes de haut en bas, d'un air victorieux, et traversa le champ de cendres au petit trot.

Joseph resta un moment immobile, trop abasourdi

pour bouger. Puis tout se précipita. Dans un crissement de freins, la Land Rover s'arrêta tout près. La portière s'ouvrit brusquement et Titus sortit comme un diable. Il se rua à travers les buissons et se jeta à genoux à côté de Joseph en criant :

– Non, non ! Joseph ! Mon fils !

Joseph essaya tant bien que mal de s'asseoir. Mais Titus le retint doucement pour l'en empêcher.

– Attends. Laisse-moi t'examiner. Tu as peut-être quelque chose de cassé.

Joseph n'avait jamais vu cette expression sur le visage sévère de son oncle. Soudain, il eut envie de pleurer.

– Ça va, oncle Titus. Vraiment. Elle ne m'a pas fait mal. Elle s'est arrêtée juste à temps.

– Tu es sûr ? Ta poitrine ? Ta tête ? Tu n'as mal nulle part ?

– Non.

Joseph était submergé de joie. Pour la deuxième fois en deux jours, il avait frôlé la mort mais, cette fois-ci, il avait trouvé comment s'en tirer de lui-même.

« Oncle Titus m'aime vraiment, pensa-t-il. Il m'a appelé fils. »

Deux autres visages apparurent derrière celui de son oncle. Afra, qui avait blêmi sous le choc, et le Dr Ibrahim, qui pinçait les lèvres anxieusement, le fixaient à travers les branchages.

Titus ferma les yeux un long moment, puis il s'écria gaiement :

– Tout va bien ! Elle l'a bien regardé puis elle a réalisé qu'elle avait trouvé le grand amour.

Joseph croisa le regard d'Afra et sourit. Elle tousota puis dit d'un air de reproche :

– Joseph, tu m'as fait une de ces peurs ! J'ai eu l'impression que mon cœur allait exploser. Cette fois-ci, j'ai bien cru que tu étais mort !

Joseph sortit de sous le buisson en rampant, et il se rendit seulement compte alors qu'il était couvert d'égratignures.

– Et finalement, tu es contente que je sois vivant ? Elle l'aida à se relever.

– Oh, bon sang ! Si jamais tu meurs en me laissant toute seule, je ne te parle plus !

Puis sa voix changea car sa curiosité naturelle avait repris le dessus :

– Alors qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi elle s'est arrêtée ?

– Je ne sais pas, répondit-il d'un ton léger. Elle a dû changer d'avis tout simplement. Peut-être qu'en fait, elle ne m'en voulait pas à moi, mais au monde en général.

De retour dans la Land Rover, il s'assit entre Afra et Titus en s'efforçant de contrôler l'étrange tremblement qui s'était emparé de tout son corps. Malgré la chaleur déjà lourde du matin, il avait froid, et c'était

réconfortant de sentir contre lui l'épaule forte de Titus.

La femelle rhinocéros, qui s'était enfuie à l'arrivée du quatre-quatre, s'était maintenant arrêtée de courir. Elle restait immobile, près de la lisière de la forêt, tête baissée, comme si toute vie l'avait quittée.

– Regardez. On dirait qu'elle a abandonné tout espoir de retrouver son petit ! Elle ne le cherche même plus, dit Afra. C'est trop triste ! Où est-il passé ? Il ne peut pas avoir disparu quand même.

Et juste à ce moment-là, comme s'il l'avait entendue, le petit rhino fit son apparition, traversant d'un pas confiant la parcelle de terre brûlée pour rejoindre sa mère. Il l'appela en poussant une sorte de mugissement qui lui fit relever la tête en sursaut. Tout joyeux, il courut vers elle en gambadant presque. Il lui donna gentiment deux petits coups du bout du museau puis il se glissa sous son ventre à la recherche de ses mamelles.

Elle attendit qu'il eût fini pour se tourner vers lui et le renifler partout. Il courait tout autour d'elle en balançant sa petite tête. Puis elle fit volte-face et, lentement, avec la tête dressée, elle s'éloigna et disparut entre les arbres, suivie de son bébé.

Les passagers de la Land Rover laissèrent échapper un profond soupir de soulagement. Joseph, le cœur encore plus léger, glissa un oeil vers Omondi et il constata avec étonnement que ses joues étaient trempées.

Chapitre 16

FURIO SE DÉCHAÎNE

Le temps que la Land Rover arrive à la maison du gardien, Joseph avait retrouvé ses esprits.

Titus fit descendre Afra et Joseph au croisement de la route et du court sentier qui menait à la maison.

– A plus tard, les enfants.

Ils filèrent droit à la cuisine. Nathan était en train d'éplucher des légumes pour le déjeuner.

– Il est trop tard pour prendre un petit déjeuner ? demanda Afra, en penchant la tête sur le côté pour l'attendrir. On meurt de faim.

Nathan pointa le menton en direction du salon.

– C'est prêt. Tout est sur la table.

Ils s'installèrent devant une table bien garnie. Des papayes fraîches, des œufs durs, des toasts, de la marmelade et une thermos de thé les attendaient.

– Tu ne trouves pas que, plus on a faim, meilleur c'est ? remarqua Afra en fourrant un énorme morceau de papaye dans sa bouche.

Joseph ne prit même pas la peine de répondre. Il

était trop occupé à étaler du beurre sur une épaisse tranche de pain.

Quand enfin leur faim fut apaisée, ils se calèrent au fond de leurs chaises.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Afra.

– Je ne sais pas. On pourrait rester ici à se reposer, ou jouer aux cartes ou...

Il s'interrompit. En fait, il n'avait pas vraiment d'idée.

Afra recula sa chaise et se leva.

– Je sais. Si on allait au village pour essayer de voir Deux.

– OK, fit Joseph en la suivant hors de la maison.

C'était déjà le milieu de la matinée, et l'activité intense de l'aube s'était calmée. La troupe de babouins était déjà partie depuis longtemps chercher sa pitance de la journée, les gazelles avaient filé sur leurs longues pattes élégantes vers la verte plaine qui bordait le lac et même les oiseaux se taisaient.

Afra tourna la tête vers la route.

– Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

– C'est juste un camion, dit Joseph en voyant un énorme véhicule descendre lourdement vers le portail principal.

– Il vient sûrement de l'hôtel. Il devait livrer du ravitaillement, supposa Afra qui aimait que tout soit clair et précis.

Ils suivirent le camion du regard quand il les

dépassa. Alors qu'il ralentissait pour prendre un virage, la bâche qui pendait lâchement à l'arrière de la remorque se souleva.

Afra retint sa respiration et agrippa le bras de Joseph.

– Regarde ! Chege est caché à l'intérieur !

Joseph, qui avait aussi vu Chege, fonçait déjà derrière le camion.

– Stop ! hurlait-il de toutes ses forces. Stop !

– Joseph ! Ça ne va pas ? cria Afra qui le suivait en courant. Il est armé.

Avec le bruit du moteur, le conducteur du camion n'avait pas entendu Joseph crier, mais Chege oui. Il leva un coin de la bâche et glissa un œil dehors avec précaution. En découvrant Afra et Joseph, il parut fou furieux. Jusque-là, il était allongé sur des ballots de linge sale, mais ils le virent s'agenouiller et chercher quelque chose à tâtons sur le plancher du camion.

– Joseph, reviens ! criait Afra. Il va tirer !

Chege avait levé son fusil à son épaule. Il le pointait sur Joseph, mais le camion tanguait tellement sur la route cahoteuse que Chege ne pouvait pas viser. Il sembla hésiter un moment puis passa soudain une jambe par-dessus le hayon du camion et sauta sur la route, son arme toujours à la main.

Joseph et Afra avaient quitté le bord de la route dès qu'ils avaient aperçu le fusil, mais Chege était si

rapide qu'il était déjà presque sur eux, la mitrailleuse à la main et la fureur meurtrière dans les yeux.

Dans un dérapage contrôlé, ils firent volte-face et se mirent à courir dans l'autre sens. Joseph n'arrivait pas à réfléchir. Son cerveau était comme engourdi. Ils étaient trop loin de la maison du gardien pour s'y réfugier. Chege les aurait rattrapés bien avant. Instinctivement, il se dirigea vers l'abri le plus proche, une grande construction en épaisses planches de bois de deux mètres de haut. Le boma de Furio.

En l'atteignant, il plongea derrière, avec Afra juste derrière lui. Ils sentaient la présence de Chege qui les talonnait et filèrent à l'autre bout de l'enclos. Ils s'arrêtèrent, haletants, au coin du boma. Maintenant qu'ils n'entendaient plus leur poursuivant, ils ne savaient plus quoi faire.

C'était sur ce côté de l'enclos que se trouvait l'étroit couloir d'accès, bien renforcé, par lequel les rhinocéros devaient passer pour sortir de leur grand boma. Joseph hésitait. Où était passé Chege ? Pourquoi ne les avait-il pas suivis ? Peut-être qu'il n'était pas si près d'eux finalement. Peut-être qu'il ne les avait pas vus tourner derrière le boma et qu'il avait foncé droit vers la maison.

— Où est-il ? Où est-il parti ? murmurait Afra, paniquée.

Joseph secoua la tête et posa un doigt sur ses lèvres, puis il s'approcha avec précaution de l'entrée

du couloir d'accès de l'enclos et glissa un œil de l'autre côté.

Il se retrouva nez à nez avec Chege.

Avec un grondement de fureur, l'homme bondit pointant son fusil sur Joseph, le doigt sur la détente.

— Enfin, je te tiens, souffla-t-il dans un murmure encore plus menaçant que ses habituels rugissements. Tu as ruiné tous mes plans. Mais maintenant tu vas me le payer.

Joseph et Afra se figèrent sur place. Joseph ne pouvait pas bouger. Il ne pouvait même pas penser. Il entendit Afra déclarer d'une voix calme :

— Si vous nous tirez dessus, Nathan entendra le coup de feu. Les rangers du poste de garde aussi. Ils arriveront en courant. Vous n'aurez aucune chance de vous enfuir.

Le regard de Chege vacilla et Joseph vit qu'il hésitait, qu'il ne savait pas quoi faire. Il sentit un peu de courage lui revenir et il put réfléchir plus clairement.

Chege réfléchissait également. Il scrutait intensément le mur en bois du boma qui s'élevait derrière Joseph et Afra.

— Montez là-haut, gronda-t-il en pointant la clôture avec son fusil. Sur la barre transversale.

— Écoutez, fit Joseph. S'il vous plaît, monsieur Chege...

En prononçant son nom, il réalisa qu'il avait com-

mis une erreur. Cela parut l'énerver encore plus. Son doigt se resserra sur la détente.

– J'ai dit : montez là-haut ! hurla-t-il en oubliant toute prudence.

Comme si ça lui était égal d'être capturé ou pas désormais. Il voulait se venger de Joseph et d'Afra, c'était tout ce qui comptait.

Afra s'était déjà hissée sur la barre transversale. Le haut du mur du boma lui arrivait à la taille désormais.

– Je crois que tu devrais faire ce qu'il te dit, Joseph, lui conseilla-t-elle. J'ai l'impression qu'il est sérieux.

A contrecœur, Joseph grimpa à côté d'elle. Il ne supportait pas d'être coincé là-haut, sans pouvoir remuer ni fuir. Chege levait les yeux vers eux, savourant sa toute-puissance. Il agitait le fusil dans leur direction, en jouant avec la détente. Dans son dos, en bas, dans l'enclos, Joseph entendait Furio bouger, souffler dans la poussière.

Joseph ruisselait de sueur mais il s'efforça de détourner son regard fasciné de Chege pour le fixer au loin, derrière lui, comme s'il avait vu quelqu'un arriver.

– Hé... hé, voilà oncle Titus ! annonça-t-il en essayant de paraître le plus convaincant possible, malgré l'angoisse qui lui serrait la gorge.

C'était encore une erreur. Chege paniqua et devint fou furieux.

– Je vais vous tuer ! Je vais vous tuer ! hurla-t-il.

Et il pressa la détente.

Rien ne se produisit. La détente cliqueta sans aucun effet.

Joseph tremblait de tous ses membres, mais en rassemblant ses dernières forces, il cria :

– Afra, saute ! On y va !

Mais avant qu'ils aient pu faire un geste, Chege, grondant comme un rhinocéros enragé, se jeta sur le mur du boma et sauta entre eux sur la barre transversale. Joseph sentit sa main se refermer sur son poignet comme un étau et vit qu'il avait passé l'autre bras autour de la taille d'Afra.

« Il va nous jeter dans le boma ! pensa-t-il, incrédule. Et Furio va nous piétiner à mort ! »

Le grand rhinocéros était de plus en plus agité. Il allait et venait. Son souffle lourd se changeait en grognements irrités. D'une poigne d'acier, Chege poussait Joseph en arrière pour essayer de le faire basculer par-dessus le mur du boma. Joseph s'efforçait de résister autant qu'il pouvait. Maintenant, la clôture tremblait sous les premiers coups de tête de Furio.

Joseph faiblissait, il sentait ses muscles fléchir sous tant de pression. Dans un effort désespéré, il tenta de se dégager de l'emprise de Chege, mais l'homme était bien trop fort pour lui. Et soudain, juste au moment où il pensait qu'il allait tomber, Chege laissa échapper un cri de douleur surpris et relâcha son étreinte. Il se plia en deux, penché par-dessus le mur de l'enclos,

une main sur les yeux. Afra n'en revenait pas. Elle n'aurait jamais cru que le coup qu'elle lui avait envoyé dans la figure serait si efficace. Elle s'apprêtait à lui en donner un autre.

Joseph profita de l'occasion. Il serra le poing et frappa. Il décocha un beau crochet dans le menton de Chege mais, dans son élan, il faillit glisser de son perchir. Alors qu'il s'efforçait de reprendre son équilibre, il vit son adversaire vaciller et tomber à la renverse, droit dans l'enclos de Furio.

Afra et Joseph se dévisagèrent, pétrifiés d'horreur. Chege était un voleur, un braconnier, un meurtrier en puissance, mais ils n'avaient quand même pas eu l'intention de le tuer.

Ils se tournèrent pour regarder dans le boma. Chege était tombé sur l'épaule, mais aussitôt il se remit tant bien que mal sur pied, et, soutenant son bras droit avec sa main gauche, comme s'il était cassé, il se retrancha aussi loin que possible du rhinocéros, à l'autre bout de l'enclos. Furio, que cet incident avait alarmé, essayait de repérer l'intrus au flair, tout en scrutant les alentours de ses yeux myopes.

Soudain, son regard se figea. Il avait trouvé Chege. Il baissa son énorme tête et se mit à marteler le sol de ses pattes massives, puis, avec un grondement qui glaça le sang de Joseph, il chargea.

Chege l'esquiva juste à temps et, l'espace d'un instant, on aurait pu croire que le rhinocéros allait empa-

ler sa corne dans la clôture. Mais au dernier moment, il bifurqua, dérapant dans la poussière, et fonça de nouveau droit sur Chege.

– Il faut qu'on l'aide ! s'écria Afra. Il faut qu'on le sorte de là !

– Mais comment ? Il risque d'en profiter pour nous faire tomber à l'intérieur avec lui.

Joseph balaya l'enclos des yeux, cherchant une solution. Son regard s'arrêta sur la porte qui séparait le couloir couvert de l'enclos. C'était un épais panneau de bois qui coulissait entre deux poteaux scellés au sol.

– Tu vas m'aider à ouvrir cette porte ! cria-t-il à Afra en commençant à avancer le long des barres transversales pour gagner l'entrée du tunnel.

Afra suivit son regard, comprit ce qu'il avait en tête et, sans un mot, elle sauta de la poutre et fit le tour du boma en courant pour se retrouver de l'autre côté de la porte coulissante. Comme ça, ils pourraient essayer de la soulever, chacun d'un côté.

Affolé et essoufflé, Chege haletait. Il était en train de s'épuiser mais il arrivait encore à esquiver juste à temps les coups de corne du rhinocéros.

Joseph ne perdait pas de temps à le regarder. Il était arrivé au-dessus de la porte pour essayer de la soulever de là-haut. C'était un énorme panneau de bois, affreusement lourd.

– Afra, où es-tu ? Viens m'aider ! murmurait-il entre ses dents serrées.

Il tirait de toutes ses forces sur la corde qui devait actionner la porte par un système de poulie.

Il entendit un bruit métallique qui venait du bout du couloir couvert et, une minute après, Afra apparut face à lui, sur la poutre, de l'autre côté de l'entrée.

– Allez, tire ! Tire ! lui cria Joseph.

Il sentit qu'elle l'aidait. La porte s'ébranla. Et se débloqua ! A eux deux, ils purent facilement la faire coulisser vers le haut.

Joseph se retourna pour regarder dans le boma. Furio avait coincé Chege qui reculait vers le mur du fond, les yeux écarquillés d'horreur.

On aurait dit que le rhinocéros rassemblait ses forces pour l'assaut final.

– Chege ! La porte est ouverte ! cria Afra.

Chege leva la tête et Joseph vit en un quart de seconde son visage passer de la stupéfaction à l'espoir. Puis, aussi vif qu'un serpent, il fila en zigzag et traversa le boma, avant que Furio ait eu le temps de réagir.

En passant la porte, Chege cogna son bras cassé dans le poteau et étouffa un cri de douleur. Il sortit du boma et pénétra dans le long couloir couvert.

– On lâche la porte, vite ! ordonna Joseph.

Furio s'était retourné et il fonçait à travers l'enclos à la poursuite de Chege. Joseph eut un instant de panique : il avait l'impression que la porte était coincée ! Mais quand, avec Afra, ils relâchèrent les cordes, le panneau s'abattit juste sous le nez de Furio.

L'énorme rhinocéros eut du mal à s'arrêter, brusquement coupé dans son élan. Puis il fit volte-face et se mit à arpenter son boma en grognant rageusement, à la recherche de sa proie.

Soudain, Joseph réalisa avec horreur qu'il avait oublié un détail.

– Afra ! Le couloir ! Il est ouvert à l'autre bout ! Chege va s'enfuir !

Afra lui adressa un sourire malicieux.

– Non, pas moyen. Je l'ai fermé en faisant le tour pour venir t'aider. On le tient ! On l'a attrapé, il est fait comme un rat !

Plus tard, bien plus tard, alors que les vives couleurs de la mi-journée se fondaient déjà dans la douce lumière de la fin d'après-midi, Joseph, Afra et Titus revinrent se pencher au-dessus du boma. Chege avait depuis longtemps été extirpé du tunnel par un Omondi furieux, flanqué de deux rangers. Et ils s'étaient empressés de lui passer les menottes pour qu'il rejoigne ses complices au poste de police.

Joseph baissa les yeux vers le rhinocéros. Il découvrit avec surprise que l'imposant animal avait retrouvé son calme. Il était paisible maintenant, occupé à grignoter délicatement les feuilles qu'Omondi lui avait lancées.

– Pourquoi il secoue la tête comme ça ? demanda Afra.

– Parce qu'il mange une plante amère, expliqua Titus.

– Il a l'air d'aimer ça pourtant, constata Joseph. Regardez-le.

Joseph se sentait perdu et complètement retourné. Il n'aurait jamais imaginé qu'autant de choses pourraient lui arriver en l'espace de quarante-huit heures seulement !

– Que vont devenir Chege et les deux autres, oncle Titus ? s'enquit-il.

– Ils vont aller en prison. C'est tout ce qu'ils méritent. Les complices de Chege n'étaient que deux petits voyous de Nairobi. Ils n'auraient jamais pu monter un tel plan tout seuls. Mais Chege, lui, était en territoire connu. Le Service de protection de la faune du Kenya lui faisait confiance et il nous a trahis, nous et les animaux. A mon avis, il va être emprisonné pas mal de temps.

Titus se tut et ils continuèrent à regarder Furio en silence. Le rhinocéros avait fini de manger et il se grattait l'arrière du jarret gauche avec la patte droite, d'un air absent.

– Il est si calme maintenant, remarqua Afra. C'est comme s'il avait passé toute sa rage sur Chege. Ça n'a même pas l'air de le rendre nerveux qu'on soit là, à parler.

– Oh, ne t'y trompe pas, répliqua Titus. Il est encore plein d'énergie, de feu ! Si tu t'approches trop, tu comprendras vite.

Afra frissonna.

– Ouh là ! Je ne m'y risquerais pas.

Titus se tourna vers son neveu.

– Tu es bien silencieux. Tu as avalé ta langue ?

Joseph secoua la tête. Il avait envie d'expliquer à son oncle ce qu'il ressentait – que pendant ces deux jours, il avait cru son heure venue plusieurs fois ; qu'un coup, il s'était senti faible et terrifié, puis ensuite plein de courage et sûr de lui ; et qu'il avait repensé à son père. Il avait envie de dire à Titus comme ça lui avait fait chaud au cœur, comme ça l'avait remis d'aplomb quand, là-haut, sur la falaise, il l'avait appelé « mon fils ».

Mais au lieu de cela, il grommela :

– Je ne réussirai jamais mon épreuve de sciences. Je n'y comprendrai jamais rien.

Titus éclata de rire, surprenant Furio qui s'agita nerveusement. Alors ils descendirent tous les trois de la clôture de son boma pour le laisser tranquille, et ils reprirent le chemin de la maison du gardien.

– Joseph, tu en as appris plus sur la science ces deux derniers jours que tu n'en avais appris jusque-là, lui assura son oncle. Tu te rappelles ce que t'a expliqué le Dr Ibrahim à propos du bon dosage des fléchettes tranquillisantes ? Et ce qu'Omondi t'a raconté sur les besoins des rhinocéros en phosphore, calcium et autres minéraux ? C'est de la chimie, non ?

– Tu crois ? Mais c'était intéressant !

Il fronça les sourcils, perplexe. Ce serait génial s'il pouvait comprendre à quoi servaient les sciences. Si toutes ces formules correspondaient à des choses réelles, comme pour les rhinocéros, par exemple. Ça lui plairait vraiment s'il pouvait voir à quoi tous ces calculs étaient utiles, comme pour les panneaux solaires. Ça pourrait même devenir amusant...

- Hello ! fit une voix joyeuse dans leur dos.

Ils se retournèrent d'un seul mouvement.

- Deux ! s'exclamèrent Joseph et Afra en chœur. Comment ça va ?

Deux bomba le torse.

- Je suis en pleine forme. Braconniers, rhinocéros, coups sur la tête... je suis tellement costaud que je résiste à tout !

Il s'interrompit, sourit et se frotta le crâne.

- Hé ! Mais on m'a dit comment vous aviez attrapé Chege. Bien joué ! Drôlement futé !

Titus écarquillait les yeux de surprise.

- Mais... comment as-tu réussi à entrer de nouveau dans le parc ? Il n'y a pas d'autre passage sous la clôture dont tu ne nous aurais pas mis au courant, j'espère ?

Deux reprit un air plus modeste pour lui répondre.

- Non, monsieur. Les rangers ont déjà rebouché l'entrée secrète. Mais ceux qui gardent le portail ont entendu parler de moi. Ils m'ont dit : « Ah ah ! C'est toi le gamin super malin qui attrape les braconniers ? »...

Il regonflait à nouveau la poitrine.

- ... Alors ils m'ont laissé entrer. Moi et mes amis.

Et comme s'ils attendaient le signal pour entrer en scène, trois autres garçons les rejoignirent.

- Je vous présente Eliezer, fit Deux en tirant l'un d'eux par le bras. C'est lui le spécialiste des voitures.

- C'est ce que j'ai cru comprendre...

Titus lui serra la main respectueusement.

- ... Peut-être que, quand tu seras plus grand, tu pourras travailler pour la réserve en t'occupant des véhicules du SPFK. Sinon, tu pourrais bien être tenté de mettre ton talent au service de causes moins nobles.

Eliezer parut choqué.

- Moi, voler ? Pas question, je n'aime pas les voleurs ni les criminels.

Titus lui donna un petit coup dans l'épaule et se tourna vers les deux autres garçons.

- Je plaisantais ! Bon, et vous deux, qui êtes-vous ?

- Daniel et Caleb, répondit Deux. C'est eux qui se sont cachés dans la voiture. Ils ont pris le braconnier par surprise.

- Vous êtes de vrais champions, les gars, fit Titus d'une voix admirative. Qu'est-ce que vous voulez faire lorsque vous aurez fini vos études ? Entrer dans la police ? Dans les commandos ? Faire des shows de cascadeurs à la télé ?

Daniel secoua la tête.

- Non, on veut devenir footballeurs.
- On jouera dans l'équipe nationale du Kenya et on gagnera la Coupe du monde, affirma Caleb très sérieusement. C'est pour ça qu'on est venus voir Joseph, pour lui demander s'il veut jouer avec nous. Et vous aussi, monsieur, si vous voulez.

Afra fronça les sourcils.

- Ah, je vois. Alors c'est toujours la même histoire ?
Joseph et oncle Titus peuvent jouer, mais pas moi.

Les trois garçons étaient perplexes.

- C'est qu'on n'a pas l'habitude de jouer avec des filles, expliqua Eliezer. Dans notre village, elles ne jouent pas au foot.

- Eh bien moi, oui, répliqua Afra. Et je joue bien en plus !

- C'est vrai, approuva Joseph. Elle joue bien.

Deux sourit à Afra.

- OK, pour cette fois. Tu fais un essai et on verra ce que tu vaux pour les prochains matches.

- J'ai bien peur qu'il n'y ait pas de prochain match, intervint Titus. Nous partons demain matin.

Deux eut l'air tout déçu.

- Vous repartez déjà ?

- Il faut qu'on rentre à Nairobi. J'ai plein de travail qui m'attend là-bas, dit Titus.

Bizarrement, Joseph aussi se sentait presque pressé de rentrer.

- Oui, moi aussi, j'ai du boulot, ajouta-t-il.

Chapitre 17

MERCI, KIMEU !

Sous la voûte de feuillage des arbres, Joseph remonta l'allée qui menait à la maison du professeur Tovey. Son sac à dos plein de livres lui pesait et il avait hâte de le poser.

Il entra par la porte de la cuisine où sa mère, Sarah, la gouvernante du professeur Tovey, repassait l'uniforme d'école d'Afra. Elle leva vers lui un regard anxieux.

- Comment ça s'est passé aujourd'hui ?

- Bien, Mama.

Joseph fut soulagé de pouvoir poser son sac par terre. Il tourna la tête pour vérifier que les bretelles n'avaient pas sali les épaules de sa chemise. Il était tellement fier de son nouvel uniforme qu'il n'aurait pas supporté que la moindre petite tache vienne l'abîmer.

- Tu comprends bien ce que disent les professeurs ? Tu as de bonnes notes ?

- Mama, je n'ai pas encore eu de notes. Il n'y a eu que trois jours de cours depuis la rentrée !

Joseph lui sourit. Depuis qu'il avait repassé son examen deux mois auparavant et qu'il avait obtenu une bourse pour entrer dans ce nouveau lycée, il avait gagné une nouvelle confiance en lui. Il allait réussir, il en était sûr. Il allait travailler, étudier, et apprendre tout ce qu'il pourrait. Et ça lui plaisait.

Sarah posa son fer à repasser et s'approcha de l'étagère près de la fenêtre où elle rangeait sa torche et la collection de cartes postales qu'Afra lui avait envoyées au fil des années.

– Il y a une lettre pour toi. C'est une écriture que je ne connais pas.

Elle la retourna dans ses mains, regarda son fils d'un air curieux et la lui tendit. Puis elle éclata de rire.

–Voilà qu'il reçoit des lettres, maintenant. Comme un homme !

Joseph déchira l'enveloppe. C'était Deux qui lui écrivait.

Cher ami,

Je vais bien et je t'envoie d'amicales salutations de la part d'Eliezer, Caleb et Daniel.

Je t'écris pour te donner des nouvelles de notre gros ami à cornes. Il est sorti de son boma car désormais il sait reconnaître les plantes bonnes à manger. Il est en parfaite santé. Il s'est battu deux fois avec d'autres rhinocéros mâles. Je n'ai pas pu assister aux combats car notre accès secret au parc

a été fermé, mais les rangers m'ont raconté. Furio s'est bien débrouillé et il n'a pas été blessé. Les autres rhinos n'ont pas eu trop mal non plus. Maintenant Furio a délimité son territoire et il est bien. La semaine dernière, Omondi l'a vu avec une femelle, la nôtre, celle qu'on a sauvée.

Cher Joseph, n'oublie pas ton ami Deux-têtes. Je serais très content d'avoir de tes nouvelles. Afra et toi, vous êtes de bons copains.

Grâce à vous, les autres m'appellent Deux. C'est un chouette nom. Il me plaît.

Revenez nous rendre visite à Nakuru. Nous vous attendons !!!

A bientôt.

Deux.

Sarah était sortie de la cuisine avec le panier à linge sous le bras pour aller chercher ce qui était sec sur l'étendoir, dehors. Joseph s'approcha de la fenêtre. Mais il ne voyait pas la cage où Stumpy, l'oie d'Afra, passait la nuit, ni l'hibiscus rouge éclatant, ou le carré de potager de sa mère. Il était reparti à Nakuru, recroquevillé sous un buisson, levant ses mains devant lui, comme unique protection contre le mastodonte d'os, de corne et de cuir qui essayait furieusement de le débusquer.

Pourquoi, juste au moment où il était à sa merci, la femelle rhinocéros avait-elle reculé ? Peut-être parce

qu'elle avait vu que Joseph était sans défense, qu'il ne représentait pas une menace pour elle ? Peut-être parce qu'elle avait entendu la Land Rover qui fonçait sur elle par derrière et que ça l'avait effrayée ? Ou bien parce qu'après tout elle n'était pas vraiment en colère après Joseph ? C'était sans doute une colère plus générale, un trop-plein d'agression et d'hostilité, ajouté à l'angoisse pour son petit, qui faisait qu'elle se méfiait des humains et qu'elle en avait peur.

Il réalisa qu'il était un peu ridicule. Comment espérait-il démêler les sentiments d'un rhinocéros ? C'était une femelle rhinocéros. Lui, un humain. Comment pouvait-il deviner ce qu'elle éprouvait ? Elle vivait dans un monde parallèle, différent du sien, et plein de mystères.

Il entendit des pas dans l'allée et Afra entra dans la cuisine. Elle lança son cartable dans un coin.

– Où est passée Sarah ? J'ai faim.

– Elle est en train de rentrer le linge propre.

Afra ouvrit le frigo et se servit un verre de lait.

– Oh ? Elle est dehors ? Alors le vieil homme l'a peut-être trouvée.

– Qui ça ?

– Je ne sais pas. Il y avait un vieux bonhomme près du portail. Avec une couverture sur les épaules. A mon avis, il arrive de la campagne.

Joseph fronça les sourcils. Il tendit le cou par la fenêtre. Sarah était près du fil à sécher le linge, avec

son panier à demi plein aux pieds. Et face à elle se tenait son grand-père !

Joseph se rua hors de la cuisine en poussant un cri de joie :

– Grand-père !

Kimeu se tourna vers lui. Un sourire éclaira son visage.

Soudain, Joseph se sentit un peu embarrassé. C'était bizarre de voir son grand-père ici, à Nairobi. Il lui paraissait plus vieux et plus petit, comme si la ville le racornissait. Il avait l'air étonnamment fragile, aussi. Joseph se sentait soudain le devoir de le protéger. C'était un sentiment troublant. Jusque-là, c'était toujours lui qui recherchait la protection de son grand-père. Et c'était comme si les rôles s'étaient inversés.

– Tu vas bien ? Et Mwendé, ça va ? demanda-t-il, ne sachant pas quoi dire.

– Elle va bien.

La voix grave de Kimeu émut Joseph.

– Tu es fatigué. Viens à l'intérieur te reposer, dit-il en essayant de prendre le bras de son grand-père.

Le vieil homme l'écarta doucement.

– Non, attends. D'abord, j'ai quelque chose pour toi.

Il se rendit au portail en boitillant et inspecta les alentours d'un air surpris. On avait mangé les fleurs bleues qui ornaient la clôture des Tovey, mais celui qui était responsable de ce forfait avait disparu.

Alors Joseph entendit un cri venant de la maison,

puis des éclats de rire. Afra sortit en courant par la porte de devant.

— Joseph ! Devine quoi ? Il y a une chèvre dans la maison. Elle est adorable, avec ses bouclettes brunes. Je l'ai trouvée en train de grignoter des papiers dans le bureau de Prof !

Un sourire incrédule apparut sur les lèvres de Joseph. Il se tourna vers Kimeu.

— C'est ma chèvre ?

Son grand-père hocha la tête.

— Oui, c'est ta chèvre. C'est le cadeau que reçoit un garçon quand il devient un homme.

A propos de l'auteur

ELIZABETH LAIRD

Elizabeth Laird est née en Nouvelle-Zélande, mais elle avait trois ans quand sa famille est allée s'installer en Angleterre. Depuis, elle a voyagé aux quatre coins du monde et a pu observer toutes sortes d'animaux

Au cours d'un de ses voyages au Kenya, elle s'est même perdue la nuit dans une réserve et s'est retrouvée en compagnie d'un rhinocéros peu amical, ainsi qu'avec des éléphants et des buffles qu'elle aurait préféré ne pas approcher de si près... Sa connaissance du monde sauvage l'a beaucoup aidée à écrire les histoires de **Safari nature**.

Elle a également travaillé avec des spécialistes de la faune et de la flore africaines qui vivent quotidiennement les aventures racontées dans les livres de cette série.

D'autres romans d'Elizabeth Laird sont publiés dans la collection Folio Junior : *Si loin de mon pays*, *Mon drôle de petit frère* et *Une amitié secrète*.